

v.  
De quelle  
nature  
est le sol  
de la Guinée.  
Quelles  
sont ses côtes.

Depuis les frontières de l'empire de Maroc jusqu'au Sénégal, la terre est tout-à-fait stérile. Une partie de cet aride Sahara qui s'étend depuis l'Océan atlantique jusqu'à l'Égypte, au midi de tous les états barbaresques, occupe ce grand espace. Au milieu de ces sables brûlans, vivent quelques familles maures, quelques familles arabes, dans le très-petit nombre de lieux où se trouve de l'eau, où le palmier peut croître. La principale occupation de ceux qui sont voisins d'Arguin et de Portendic, est de ramasser les gommés qui, dans nos manufactures de soie et de laine, ainsi que dans nos teintures, ont remplacé celles qui venaient anciennement d'Arabie.

L'arbre qui les donne ne diffère que peu de l'acacia. On le trouve dans trois grandes forêts, placées à dix lieues l'une de l'autre. Il donne deux récoltes chaque année, en mars et en décembre : la dernière est plus abondante et plus recherchée que la première.

Trois hordes indépendantes s'occupent des gommés. Ces tribus sont également errantes, et campent toujours en pleine campagne : on ne les voit jamais s'écarter des usages de leurs ancêtres. Comme leurs pères, ils respectent leurs femmes, consacrent tout ce qu'ils ont de fortune à leur parure, et en sont extrêmement jaloux. Quoiqu'elles ne sortent pas seules, et qu'un voile épais les couvre, un homme qui ne détournerait pas la tête à leur rencontre, serait le dernier des

hommes : le mari seul a la liberté d'entrer dans leur habitation. S'il était assez pauvre pour n'avoir qu'une tente, il recevrait ses visites, il ferait toutes ses affaires à la porte plutôt que d'y laisser entrer même ses plus proches parens. Indépendamment des ressources que les Maures trouvent dans les gommés, qu'ils mangent lorsqu'il ne se présente point d'acheteurs, ils vendent dans la haute Guinée, principalement à Bambouk, une grande quantité de sel qui leur est payé avec de l'or, et quelquefois avec des esclaves.

Les bords du Niger, de la Gambie, de Sierra Leona; les bords des rivières moins considérables qui coulent dans l'intervalle de ces grands fleuves, seraient très-fertiles, si on voulait les cultiver. L'éducation des troupeaux y fait presque l'unique occupation des habitans. Ils se nourrissent par goût du lait de jument, et voyagent peu, parce que nul besoin ne les fait sortir de leur patrie.

Ceux du cap de Monté, enveloppés de tous côtés par des sables, forment une nation entièrement isolée du reste de l'Afrique : c'est dans le riz de leurs marais que consiste toute leur nourriture et leur unique richesse; ils en vendent aux Européens une petite quantité, qui leur est payée avec de l'eau-de-vie et des quincailleries.

Depuis le cap des Palmes jusqu'à la rivière de Volte, les habitans sont marchands et cultivateurs. Ils sont cultivateurs, parce que leur terre, quoique pierreuse, paie largement les peines et

les avances nécessaires pour la défricher ; ils sont marchands , parce qu'ils ont derrière eux des nations qui leur fournissent de l'or , du cuivre , de l'ivoire , des esclaves , et que rien ne s'oppose à une communication suivie entre les peuples des terres et ceux de la côte. C'est la seule contrée de l'Afrique où , dans un long espace , on ne soit arrêté ni par de vastes déserts , ni par des rivières profondes , et où l'on trouve de l'eau et des subsistances.

Entre la rivière de Volte et celle de Calbari , la côte est plate , fertile , bien peuplée , bien cultivée. Il n'en est pas ainsi du pays qui s'étend depuis la Calbari jusqu'au Gabon. Presque entièrement couvert d'épaisses forêts , produisant peu de fruits , et pas de grains , il est plus habité par des bêtes féroces que par des hommes. Quoiqu'il y ait des pluies y soient abondantes , comme elles doivent l'être sous l'équateur , la terre est si sablonneuse , qu'un instant après qu'elles sont tombées , il ne reste aucune trace d'humidité.

Au sud de la ligne , et jusqu'au Zaire , la côte offre un aspect riant. Basse dans sa naissance , elle s'élève insensiblement , et présente des champs cultivés , mêlés de bois toujours verts , et des prairies couvertes de palmiers.

Du Zaire au Coanza , et plus loin encore , la côte est ordinairement haute et escarpée : on trouve dans l'intérieur une plaine exhaussée , dont le sol est composé d'un gros sable fertile.

Au-delà du Coanza et des établissemens portugais , commence un pays stérile qui a plus de deux cents lieues d'étendue , et qui se termine aux Hottentots. Dans ce long espace , on ne connaît d'habitans que les Cimbebas , avec lesquels on n'a aucune communication.

Les variétés qu'on observe dans les rives de l'Afrique occidentale , n'empêchent pas qu'elles ne jouissent toutes d'un avantage bien rare , peut-être unique. Nulle part , sur cette côte immense , on ne voit de ces rochers affreux , dont l'aspect repousse le navigateur. La mer y est calme , et l'ancrage sûr. Sans ces avantages , on ne pourrait que difficilement la pratiquer , parce qu'elle a très-peu de ports , et que des bancs de sable presque contigus obligent le plus souvent de mouiller au large.

Les révolutions qui ont dû arriver dans l'Afrique occidentale , comme dans le reste du globe , sont entièrement ignorées ; et il était impossible qu'il en fût autrement dans une région où l'écriture a toujours été inconnue ; on n'y a même conservé aucune tradition qui puisse servir de base à des conjectures bien ou mal fondées. Quand on demande aux peuples de ces contrées pourquoi ils ont laissé perdre le souvenir de ce qu'ont fait leurs pères , ils répondent qu'il importe peu de savoir comment ont vécu les morts ; que l'essentiel est que les vivans aient de la vertu. Le passé les touche si peu , qu'ils ne comptent pas

vi.  
Idée  
des divers  
gou-  
vernemens  
établis  
en Guinée.

même le nombre de leurs années. Ce serait, disent-ils, se charger la mémoire d'un calcul inutile, puisqu'il n'empêcherait pas de mourir, et qu'il ne donnerait aucune lumière sur le terme de la vie. En parlant de cette partie du monde, on est donc réduit aux époques qui ont vu arriver les Européens sur ses rivages. Il faut même se borner aux côtes, puisqu'aucun étranger digne de créance n'a pénétré dans l'intérieur des terres, et que nos navigateurs n'ont guère étendu leurs recherches au-delà des rades où ils formaient leurs cargaisons.

Toutes leurs relations attestent que les parties connues de cette région sont gouvernées arbitrairement. Que le despote soit appelé au trône par les droits de sa naissance, ou qu'il le soit par élection, les peuples n'ont d'autre loi que sa volonté.

Mais ce qu'on peut trouver singulier en Europe, où le grand nombre des monarchies héréditaires s'oppose à la tranquillité des gouvernements électifs, et à la prospérité de tous les états libres, c'est qu'en Afrique les contrées où il y a le moins de révolutions sont celles qui ont conservé le droit de choisir leurs chefs. Pour l'ordinaire, c'est un vieillard dont la sagesse est généralement connue. La manière dont se fait ce choix est simple, mais ne peut convenir qu'à de très-petits états. Le peuple se rend à son gré, dans trois jours, chez le citoyen qui lui paraît le

plus propre au commandement. Si les voix se trouvent partagées, celui qui en a réuni un plus grand nombre nomme le quatrième jour un de ceux qui ont eu moins de voix que lui. Tout homme libre a droit de suffrage : il y a même quelques tribus où les femmes jouissent de ce privilège.

Telle est, à l'exception des royaumes héréditaires de Benin et de Juda, la formation de cette foule de petits états qui sont au nord de la ligne. Au sud, on trouve le Mayombé et le Quilingo, dont les chefs sont pris parmi les ministres de la religion; les empires de Loango et de Congo, où la couronne se perpétue dans la ligne masculine du côté des femmes; c'est-à-dire que le premier fils de la sœur aînée du roi hérite du trône devenu vacant. Ces peuples croient qu'un enfant est bien plus sûrement le fils de sa mère que de l'homme qu'elle a épousé : ils s'en rapportent plus au moment de l'enfantement, qu'ils voient, qu'à celui de la conception, qu'ils ne voient pas.

Ces nations vivent dans une ignorance entière de cet art si révérend parmi nous sous le nom de politique; cependant ils ne laissent pas d'en observer les formalités et certaines bienséances. L'usage des ambassades leur est familier, soit pour solliciter des secours contre un ennemi puissant, ou pour réclamer une médiation dans les différends, ou pour faire compliment sur des succès, sur une naissance, sur une pluie après

une grande sécheresse. L'envoyé ne doit jamais s'arrêter plus d'un jour au terme de sa mission, ni voyager pendant la nuit dans les états d'un prince étranger. Il marche précédé d'un tambour qui annonce au loin son caractère, et accompagné de cinq ou six de ses amis. Dans les lieux où il s'arrête pour prendre du repos, il est reçu avec respect; mais il n'en peut partir avant le lever du soleil, et sans que son hôte ait rassemblé quelques personnes qui puissent témoigner qu'il ne lui est arrivé aucun accident. Au reste, on ne connaît aucune de ces négociations qui ait un objet un peu compliqué. Jamais on ne stipule rien pour le passé, jamais rien pour l'avenir; tout est pour le présent; d'où l'on peut conclure que ces nations ne sauraient avoir aucun rapport suivi avec les autres parties du globe.

vii.  
De quelle  
manière  
on fait la  
guerre  
en Guinée.

La guerre n'est pas plus combinée que la politique : nul gouvernement n'a de troupes à sa solde; la profession militaire est l'état de tout homme libre; tous prennent les armes pour couvrir leurs frontières, ou pour aller chercher du butin. Les généraux sont choisis par les soldats, et le choix est confirmé par le prince. L'armée marche, et le plus souvent les hostilités commencées le matin, sont terminées le soir : l'incursion du moins n'est jamais longue, parce que n'ayant point de magasins, le défaut de subsistances oblige de se retirer. Ce serait un grand

malheur pour ces peuples qu'on leur enseignât l'art de tenir la campagne quinze jours de suite.

Ce n'est point le désir de s'agrandir qui donne naissance aux troubles qui déchirent assez souvent ces contrées. Une insulte faite dans une cérémonie, un vol furtif ou violent, le rapt d'une fille, voilà les sujets ordinaires de la guerre. Dès le lendemain d'une bataille, le rachat des prisonniers se fait de part et d'autre : on les échange avec des marchandises ou avec des esclaves. Jamais on ne cède aucune portion du territoire; il appartient tout entier à la commune, dont le chef fixe l'étendue que chacun doit cultiver, pour en recueillir les fruits.

Cette manière de terminer les différends n'est pas seulement des petits états qui ont des chefs trop sages pour chercher à s'agrandir, trop âgés pour ne pas aimer la paix. Les grands empires sont réduits à s'y conformer avec des voisins plus faibles qu'eux. Le despote n'a jamais de milice sur pied; et quoiqu'il dispose à son gré de la vie des gouverneurs de ses provinces, il ne leur prescrit aucun principe d'administration. Ce sont de petits souverains qui, dans la crainte d'être soupçonnés d'ambition et punis de mort, vivent en bonne intelligence avec les peuplades électives qui les environnent. L'harmonie entre les puissances considérables et les autres états, subsiste en même temps par le pouvoir immense que le prince a sur ses sujets, et par l'impossi-

bilité où il est de s'en servir comme il le voudrait. Sa volonté n'est qu'un trait qui ne peut frapper qu'un coup et qu'une tête à la fois. Il peut bien ordonner la mort de son lieutenant, et toute la province l'étranglera à son commandement; mais s'il ordonnait la mort de tous les habitans de la province, personne ne voudrait exécuter cet ordre, et sa volonté ne suffirait pas pour armer une autre province contre celle-là. Il peut tout contre chacun en particulier, mais il ne peut rien contre tous ensemble.

Une autre raison qui empêche l'asservissement des petits états par les grands, c'est que ces peuples n'attachent aucune idée à la gloire des conquêtes. Le seul homme qui en ait paru touché, était un courtier d'esclaves, qui, dès son enfance, avait fréquenté les vaisseaux européens, et qui, dans un âge plus mûr, fit un voyage en Portugal. Ce qu'il voyait, ce qu'il entendait dire, enflamma son imagination, et lui apprit qu'on se faisait souvent un grand nom en occasionnant de grands malheurs. De retour dans sa patrie, il se sentit humilié d'obéir à des gens moins éclairés que lui. Ses intrigues l'élevèrent à la dignité de chef des Akanis, et il vint à bout de les armer contre leurs voisins. Rien ne put résister à sa valeur, et sa domination s'étendit sur plus de cent lieues de côtes, dont Anamabou était le centre. Il mourut : personne n'osa lui succéder; et tous les ressorts de son autorité

se relâchant à la fois, chaque chose reprit sa place.

La religion chrétienne et la religion mahométane semblent tenir par les deux bouts la partie de l'Afrique occidentale, fréquentée par les Européens. Les musulmans de la Barbarie ont porté leurs dogmes aux peuples du Cap-Vert, qui eux-mêmes les ont étendus plus loin. A mesure que ces dogmes se sont éloignés de leur source, ils se sont si fort altérés, que chaque royaume, chaque village, chaque famille en a de différens. Sans la circoncision, qui est d'un usage général, à peine soupçonnerait-on les peuples de professer le même culte. Il ne s'est tout-à-fait arrêté qu'au cap de Monté, dont les habitans n'ont point de communication avec leurs voisins.

Ce que les Arabes avaient fait au nord de la ligne pour l'alcoran, les Portugais le firent dans la suite au sud pour l'évangile. Ils établirent son empire vers la fin du quinzième siècle, depuis le pays de Benguela jusqu'au Zaire. Un culte qui présentait des moyens sûrs et faciles pour l'expiation de tous les crimes, se trouva du goût des nations qui avaient une religion moins consolante. S'il fut proscrit depuis dans plusieurs états, ce furent les violences de ses promoteurs qui lui attirèrent cette disgrâce. On l'a même tout-à-fait défiguré dans les contrées où il s'est maintenu; quelques pratiques minutieuses sont tout ce qui en reste.

viii.  
Quels sont  
les cultes  
établis  
en Guinée.

Les côtes, placées au centre, ont conservé leurs anciennes superstitions. On continue d'y adorer une foule innombrable de fétiches. Ces objets de vénération n'ont pas de forme déterminée. Un os de quadrupède, une arête de poisson, un caillou, une plume, d'autres bagatelles, deviennent des divinités, que chacun multiplie selon ses caprices. Tous les nègres en portent une ou plusieurs sur eux; le reste demeure dans leurs cabanes, et passe en héritage de génération en génération, avec un respect proportionné aux bienfaits que la famille imagine en avoir reçus.

Chaque nègre s'abstient de quelque aliment ou de quelque liqueur en l'honneur de son fétiche. Cet engagement se forme à l'époque du mariage. Il s'observe avec tant de scrupule, que ceux qui auraient eu la faiblesse de le violer se croiraient menacés d'une mort certaine.

Outre les fétiches personnels et domestiques, il y en a de publics, généralement regardés comme les protecteurs de la contrée. C'est indifféremment une colline, un arbre, un rocher, un oiseau.

Les plus hautes montagnes, celles d'où partent les éclairs et les tonnerres; sont regardées comme la demeure des dieux. On y porte du riz, du millet, du maïs, du lin, de l'huile, des fruits, d'autres offrandes, qu'on dépose respectueusement au pied.

Les nègres sont persuadés que leur fétiche

voit et parle: aussi, lorsqu'ils se permettent quelque action que leur conscience leur reproche, se cachent-ils soigneusement sous leur pagne, de peur qu'il ne les trahisse.

L'observation de tous les contrats se jure par le fétiche. Celui qui serait infidèle à ce redoutable serment, croirait n'avoir pas une heure à vivre.

C'est des mains des prêtres que sortent tous les fétiches: ils s'en font payer la consécration fort cher. Si ces dieux ne répondent pas aux vœux de leurs adorateurs, on en demande d'autres qui ne sont pas à meilleur marché.

La foi aux augures, aux épreuves du feu et de l'eau bouillante, à la vertu des gris-gris, est une autre superstition de ces nations sauvages.

Les oracles même, dont le progrès des lumières a partout ailleurs étouffé la voix mensongère, n'ont rien perdu de leur premier ascendant dans l'Afrique occidentale, et le conserveront vraisemblablement toujours. Cette curiosité de lire dans l'avenir, qui ne fut dans les Grecs, dans les Romains, dans tant d'autres peuples moins célèbres, qu'une sorte d'habitude, est une espèce de besoin physique pour les habitants faibles, impatiens et bornés, des contrées plus ou moins embrasées.

Le pays est généralement mal peuplé: il est rare d'y trouver des habitations ailleurs qu'au près des rivières, des lacs et des fontaines. Dans